

fait la moindre chose, il mourrait. Le sauvage lui répondit qu'il regretterait beaucoup de le voir mourir; qu'il pouvait ordonner lui-même son repas; qu'il aurait soin de faire les invitations, et qu'assurément il ne resterait rien. Sur cette parole, le jeune homme fixa pour le festin le 19 Mars, jour du départ projeté des Français. Tous les commestibles dont on pouvait se passer furent destinés à ce repas, et tous les sauvages du village y furent invités.

Le repas commença vers le soir, et pour avoir le moyen de mettre leurs bateaux à flots, et de les charger, sans qu'on entendît rien dans le village, ils ne discontinuèrent pas de faire sonner les trompettes et les tambourgs autour de la cabanne du festin.— Quand tout fut prêt, le jeune homme, averti par un signal dont on était convenu, dit à son père d'adoption, qu'il avait pitié des convives, dont la plupart lui avaient déjà demandé grâce; qu'on pouvait cesser de manger, et qu'il allait procurer un sommeil agréable à tout le monde. Il prit alors une guitare, dont les sons endormirent tous les sauvages, en moins d'un quart d'heure.

A leur réveil, ils furent tout étonnés, comme on peut croire, de ne plus retrouver les Français, ni dans la cabanne du festin, ni dans leurs maisons, ni dans la chapelle. Une disparition si soudaine et si inattendue leur fit concevoir les plus étranges idées. Ce ne fut que longtems après, qu'ils parvinrent à comprendre de quelle manière ils s'étaient échappés.

M. Dupuys, craignant qu'on n'entreprît de le poursuivre, usa d'une telle diligence, que malgré les vents contraires, qui l'arrêtèrent assez longtems sur le lac Ontario, il arriva en quinze jours à Montréal. La joie de se voir délivré d'un si grand danger n'empêcha pourtant pas cet officier de sentir ce qu'une fuite si précipitée avait de honteux pour les Français, ni de regretter qu'on ne l'eût pas mis, au moyen d'un secours médiocre, en état de soutenir un établissement qui pouvait devenir d'une si grande importance pour la colonie, du côté de la politique et de la religion.

Il trouva l'île de Montréal en proie à de grandes alarmes: on ne voyait de tous côtés que partis d'Iroquois, qui sans se déclarer ouvertement ennemis, causaient partout de tels désordres, que personne n'osait se montrer à la campagne. Vers la fin de Mai, le P. Lemoyne arriva au même endroit, conduit par des Agniers, qui lui avaient promis de le remettre sain et sauf dans une habitation française, et qui lui tinrent exactement parole; après quoi, toute la nation cessa de feindre, et la guerre devint plus vive qu'elle n'avait jamais été. Cette manière de faire reconduire leur hôte, dit l'auteur des *Beautés de l'Histoire du Canada*, avant de prendre les armes contre sa nation, justifie bien le mot du vieux philosophe, (MONTAIGNE); " Leur guerre est
" toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que
" cette maladie humaine en peut recevoir."